

POUR UN CATASTROPHISME
ÉCLAIRÉ

JEAN-PIERRE DUPUY

POUR UN
CATASTROPHISME
ÉCLAIRÉ

Quand l'impossible est certain

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

Ce livre est publié
dans la collection « La couleur des idées »

Une première version de ce texte a été présentée le 1^{er} mars 2001 à la séance inaugurale du séminaire « Risques » organisé par le Commissariat général du Plan, avec le ministère de l'Aménagement du territoire et de l'Environnement, et la direction de la prévision au ministère de l'Économie, des Finances et de l'Industrie.

ISBN 2-02-053897-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*So the Platonic Year
Whirls out new right and wrong,
Whirls in the old instead ;
All men are dancers and their tread
Goes to the barbarous clangour of a gong.*

W. B. Yeats, *The Tower*.

*This is the way the world ends
This is the way the world ends
This is the way the world ends
Not with a bang but a whimper*

T. S. Eliot, *The Hollow Men*.

Le temps des catastrophes

Pour se représenter une situation inconnue l'imagination emprunte des éléments connus et à cause de cela ne se la représente pas. Mais la sensibilité, même la plus physique, reçoit comme le sillon de la foudre, la signature originale et longtemps indélébile de l'événement nouveau.

Marcel Proust, *Albertine disparue*.

Au départ de ce livre se trouve la communication que je fis le 1^{er} mars 2001 au Commissariat général du Plan, comme conférence inaugurale d'un séminaire sur les « nouveaux risques ». Dans ce haut lieu de la pensée économique française, on s'attendait peut-être à ce que j'adopte le ton gestionnaire qui sied à une assemblée de responsables de l'économie et de hauts fonctionnaires. Par conviction plus que par provocation, je décidai d'adopter une posture « catastrophiste ». On verra ce que j'entends par là dans les pages qui suivent. La chose, semble-t-il, eut un impact. Prié de transformer en ouvrage ce qui n'était que le texte d'une causerie, je tirai avantage d'un cours que je donnai à l'université Stanford le printemps suivant pour approfondir avec mes étudiants les concepts et les méthodes de ce « catastrophisme éclairé » que je propose à l'attention du lecteur. L'essentiel du travail était au point à la fin de l'été.

Survint le 11 septembre 2001. Comme tout événement majeur, cette date distingue désormais un avant et un après. La catastrophe inouïe a surgi. Le pire est arrivé. Les catastrophes qui faisaient l'objet de ma réflexion étaient de celles qu'entraîne l'extension démesurée du pouvoir des hommes sur le monde. Celle du 11 septembre a rendu manifeste la violence extrême qu'ils peuvent exercer les uns sur les autres. La distance était-elle si grande ? Il n'était pas indifférent que les armes de cette violence fussent des objets techniques détournés de leurs fonctions, comme si la puissance se retournait contre elle-même. L'explosion d'une usine chimique à Toulouse, dix jours plus tard, acheva de brouiller les cartes. Les responsables politiques et les commentateurs ne se privèrent pas d'associer les deux événements. Le principe de précaution fut appelé à la rescousse pour déterminer les contours et les limites de la protection contre de futures attaques terroristes. On envisagea de doubler chaque nouvelle centrale nucléaire d'une batterie de missiles sol-air, comme au centre de retraitement des déchets radioactifs de La Hague. Le survol du territoire français par l'aviation civile promettait de devenir une aventure pleine de danger. Nous étions installés dans le temps des catastrophes.

Le monde a vécu l'événement du 11 septembre moins comme l'inscription dans le réel de quelque chose d'insensé, donc d'impossible, que comme l'irruption du possible dans l'impossible. La pire horreur devient désormais possible, a-t-on dit ici et là. Si elle *devient* possible, c'est qu'elle ne l'était pas. Et pourtant, objecte le bon sens (?), si elle s'est produite, c'est bien qu'elle *était* possible. J'avais précisément placé cette apparente contradiction au cœur de ma construction d'une position tout à la fois catastrophiste et rationnelle. Le lien entre les catastrophes de la puissance et les catastrophes de la violence se situait en ce point précis, j'en étais à présent convaincu, et non

dans quelque vague analogie sur les *précautions* qu'il convenait de prendre dans un cas et dans l'autre.

Bergson décrit, dans *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, les sensations qu'il éprouva le 4 août 1914 en apprenant la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France : « Malgré mon bouleversement, et bien qu'une guerre, même victorieuse, m'apparût comme une catastrophe, j'éprouvais ce que dit [William] James, un sentiment d'admiration pour la facilité avec laquelle s'était effectué le passage de l'abstrait au concret : qui aurait cru qu'une éventualité aussi formidable pût faire son entrée dans le réel avec aussi peu d'embarras ? Cette impression de simplicité dominait tout. En y réfléchissant, on s'aperçoit que si la nature voulait opposer une réaction défensive à la peur, prévenir une contracture de la volonté devant la représentation trop intelligente d'un cataclysme aux répercussions sans fin, elle susciterait précisément entre nous et l'événement simplifié, transmué en personnalité élémentaire, cette camaraderie qui nous met à notre aise, nous détend, et nous dispose à faire tout bonnement notre devoir¹. » Or cette inquiétante familiarité contrastait violemment avec les sentiments qui prévalaient *avant* la catastrophe. La guerre apparaissait alors à Bergson « *tout à la fois comme probable et comme impossible* : idée complexe et contradictoire, qui persista jusqu'à la date fatale. »

En réalité, Bergson démêle très bien cette apparente contradiction, lorsqu'il réfléchit sur l'œuvre d'art dans son essai « Le possible et le réel », écrit à l'intention du comité Nobel qui lui décerna la récompense suprême en 1930. « Je crois qu'on finira par trouver évident que l'artiste *crée du possible en même temps que du réel* quand il exécute son

1. Henri Bergson, *Œuvres*, Édition du centenaire, Paris, PUF, 1991, p. 1110-1111. Bergson se réfère aux sentiments éprouvés par James lors du terrible tremblement de terre de San Francisco d'avril 1906.

œuvre », écrit-il. Il ajoute : « D'où vient donc qu'on hésitera probablement à en dire autant de la nature ? Le monde n'est-il pas une œuvre d'art, incomparablement plus riche que celle du plus grand artiste ? » On hésite encore plus à étendre cette réflexion à l'activité destructrice. Et pourtant, qui n'a pas éprouvé devant les images du 11 septembre une sorte d'exaltation et d'effroi qui ressemble au sentiment du sublime, au sens que donnent à ce mot Burke et Kant ? Des terroristes, qui ne furent sans doute pas en reste de sensations de ce type, il est aussi permis de dire qu'ils ont créé du possible en même temps que du réel. Comme je le notais ci-dessus, cela fut d'ailleurs la métaphysique spontanée des commentateurs. Il faut donc poursuivre avec Bergson la réflexion sur ce point, car, je le répète, elle touche au cœur même de notre attitude face à la catastrophe.

Dans le même article, l'auteur de *La Pensée et le Mouvant* rapporte la conversation savoureuse qu'il eut avec un journaliste venu l'interroger, pendant la Grande Guerre, au sujet de l'avenir de la littérature. « Comment concevez-vous, par exemple, la grande œuvre dramatique de demain ? » lui demande-t-on. – « Mais, répond Bergson, l'œuvre dont vous parlez n'est pas encore possible. » – « Il faut pourtant bien qu'elle le soit, puisqu'elle se réalisera », rétorque l'autre, adepte sans le savoir d'une métaphysique que nous dirons leibnizienne. – « Non, elle ne l'est pas. Je vous accorde tout au plus qu'elle *l'aura été*. » – « Qu'entendez-vous par là ? » – « C'est bien simple. Qu'un homme de talent ou de génie surgisse, qu'il crée une œuvre : la voilà réelle et par là même elle devient rétrospectivement ou rétroactivement possible. Elle ne le serait pas, elle ne l'aurait pas été, si cet homme n'avait pas surgi. C'est pourquoi je vous dis qu'elle aura été possible aujourd'hui, mais qu'elle ne l'est pas encore. » – « C'est un peu fort ! Vous n'allez pas soutenir que l'avenir influe sur le présent, que le présent introduit quelque chose dans le passé, que l'action

remonte le cours du temps et vient imprimer sa marque en arrière ? » – « Cela dépend. Qu'on puisse insérer du réel dans le passé et travailler ainsi à reculons dans le temps, je ne l'ai jamais prétendu. Mais qu'on puisse y loger du possible, ou plutôt que le possible aille s'y loger lui-même à tout moment, cela n'est pas douteux. Au fur et à mesure que la réalité se crée, imprévisible et neuve, son image se réfléchit derrière elle dans le passé indéfini ; elle se trouve avoir été, de tout temps, possible ; mais c'est à ce moment précis qu'elle *commence à l'avoir toujours été*, et voilà pourquoi je disais que sa possibilité, qui ne précède pas sa réalité, l'aura précédée une fois la réalité apparue »².

Le temps des catastrophes, c'est cette temporalité en quelque sorte inversée. La catastrophe, comme événement surgissant du néant, ne devient possible qu'en se « possiblement », pour parler comme Sartre qui, sur ce point, aura retenu la leçon de son maître Bergson. C'est bien là la source de notre problème. Car s'il faut *prévenir* la catastrophe, on a besoin de croire en sa possibilité *avant* qu'elle ne se produise. Si, inversement, on réussit à la prévenir, sa non-réalisation la maintient dans le domaine de l'impossible, et les efforts de prévention en apparaissent rétrospectivement inutiles. Je défends dans ce livre la thèse que ce qui se pense aujourd'hui sous le nom de « précaution » face à ce que l'on appelle, à tort nous le verrons, des « risques », bute sur cet obstacle majeur. L'urgence est donc conceptuelle, avant d'être politique ou éthique. Je propose une nouvelle façon d'aborder ces questions.

Mes remerciements vont d'abord au commissaire général du Plan, Jean-Michel Charpin, et à l'organisateur du séminaire sur les risques, Michel Matheu, pour la

2. *Ibid.*, p. 1340 (je souligne).

confiance qu'ils m'ont témoignée et les risques qu'ils ont eux-mêmes pris en invitant à leurs débats cet « empêcheur de penser en rond³ » qu'est le philosophe. Ma communication suscita de nombreuses réactions, certaines polémiques, d'autres amicalement critiques. J'ai bénéficié de tous ces apports, à commencer par ceux des deux éminents chercheurs qui reçurent mission de me répondre, les professeurs Didier Sicard et Jacques Testart. Je voudrais leur exprimer ma reconnaissance ainsi qu'à François Ewald, Olivier Godard, Georges-Yves Kervern, Catherine Larrère, Raphaël Larrère, Christian Gollier, Grégoire Postel-Vinay et Bernard Guibert. J'ai présenté mes idées lors de plusieurs séances du séminaire de philosophie morale que Monique Canto-Sperber et moi animons à l'École polytechnique, ainsi que dans quelques autres cénacles. J'ai beaucoup appris des observations et des objections que m'ont faites Jon Elster, Pierre Livet, Jean Petitot, Philippe Nemo, Philippe Mongin, Michel Horps, Rodolphe Greif, Peter Railton, Lucien Scubla, Michel Bitbol, Michel De Glas, Pierre Saurel, Simon Charbonneau, Olivier Cuny, Aviv Bergman, Alexei Grinbaum, Michel Petit et Ruwen Ogien. Je les remercie chaleureusement, et tout spécialement Monique qui a relu attentivement mon manuscrit et a été d'un constant soutien.

Les idées que je mets ici sur le papier n'engagent évidemment que moi. J'y aiguise avec autant de minutie que j'en suis capable des concepts pointus pour travailler une matière qui déchaîne habituellement les passions, tant les enjeux sont considérables. Le mélange des styles pourra sembler à certains détonant. Seule m'a guidé la conviction que nous devons désormais penser dans l'ombre de la catastrophe future.

3. Merci à Philippe Pignarre pour cette belle expression qu'il a prise pour titre de la collection de livres qu'il dirige.

I

Le risque et la fatalité

1. Un point de vue singulier

François GUERY [au sujet des OGM] : Qu'est-ce qui vous fait penser que le danger est gravissime ?
Corinne LEPAGE : J'ignore si le danger est gravissime ou pas, et c'est précisément le problème.

La Politique de précaution,
Paris, PUF, 2001, p. 49.

C'est au siècle dernier que l'humanité est devenue capable de se détruire elle-même, soit directement par la guerre nucléaire, soit indirectement par l'altération des conditions nécessaires à sa survie. Le franchissement de ce seuil était préparé depuis longtemps, mais il a rendu manifeste et critique ce qui n'était jusqu'alors que danger potentiel. Aujourd'hui les crises qui touchent à répétition ce qu'on appelle l'environnement sont comme ces accidents individuels de santé plus ou moins graves qui inquiètent parfois plus que peut-être ils ne le devraient car ils sont comme le rappel de notre condition mortelle. Avec l'homme, la nature s'est dépassée elle-même, mais elle a ainsi pris un risque énorme. Elle l'a cependant doté de facultés spirituelles, d'une étincelle de sagesse pratique que l'on nomme éthique, et c'est seulement en en faisant bon usage que l'humanité peut espérer mettre en échec

son excès de pouvoir sur les choses et sur elle-même, qui est avant tout pouvoir de destruction.

La société industrielle, qui repose sur le développement des sciences et des techniques, semble découvrir aujourd'hui – avec quelle *effervescence* ! quelle confusion de pensée ! – que des menaces graves, voire gravissimes, pèsent sur son avenir. Le mot convenu pour désigner cette prise de conscience est celui de « risques ». Je tenterai de montrer qu'il est fort mal choisi.

La question des risques peut être abordée de divers points de vue. La discipline des sciences humaines la plus anciennement établie dans le domaine est la théorie économique. Avant même son avènement, la théorie de la décision en avenir risqué ou incertain avait vu le jour dans les travaux des mathématiciens les plus éminents du Grand Siècle. Grâce aux inventeurs du calcul des probabilités, Pascal, Fermat et Huygens, les jeux de hasard relevaient désormais de la législation de la raison humaine. Au vingtième siècle, la pensée économique entendit consolider ses fondements en élaborant une théorie du choix rationnel. Ce furent les œuvres majeures de Leonard Savage et de John von Neumann. Il est significatif que, cherchant à présenter sous forme d'axiomes les hypothèses qui, selon eux, définissaient la rationalité, ces mathématiciens eussent d'emblée considéré le cas d'un agent placé devant un avenir incertain, tel un homme qui décide de jouer à la loterie et pondère par leurs probabilités respectives les gains qu'il convoite. C'est encore dans cet univers de pensée que se situent les experts qui, aujourd'hui, interrogent les menaces qui pèsent sur l'environnement ou la santé humaine. Lorsque l'un d'entre eux, pris de panique, s'écrie : « L'humanité a de sérieux ennuis. Près de dix mille personnes par jour meurent inutilement dans le monde parce que l'environnement s'est saisi de leurs pauvres vies. [...] Nous jouons massivement au

poker avec le climat futur de la terre⁴ », il est clair qu'il ne peut se déprendre de la métaphore pascalienne des jeux de hasard. Mais les malheureux Britanniques qui mourront de la maladie de la vache folle, en nombre compris, selon d'autres experts, entre quelques centaines et quelques dizaines de milliers, se diront-ils, lorsque les premiers symptômes invalidants se feront sentir, qu'ils ont tiré le mauvais numéro à la loterie ? Non, ils se révolteront contre un sort injuste, une fatalité incompréhensible dans laquelle ils estiment n'être pour rien, ou bien ils chercheront, tant que leur esprit déclinant le permettra, les responsabilités humaines à l'origine du malheur qui les frappe.

Et cependant, dans les nombreux colloques ou cénacles où se discutent les questions d'environnement et de santé publique, ce sont les économistes, ou en tout cas l'esprit de l'économie, qui dominent. L'esprit de l'assurance y a également sa place, car si l'on pense que la menace a la forme du risque que l'on prend en pariant sur un événement aléatoire, telle la victoire d'une équipe de football ou celle d'un jument sur un champ de courses, alors la menace est assurable. Mais la prochaine attaque terroriste majeure n'est pas plus assurable que le tremblement de terre de magnitude 8 ou plus qui engloutira peut-être San Francisco dans les eaux de la baie. En résumé, la pensée de l'environnement se réduit pour l'essentiel à l'économie de l'environnement. Que ce quasi-monopole soit très dommageable, il y a de fortes raisons de le craindre. Qu'il me suffise à ce stade d'en esquisser deux. Les économistes reconnaissent volontiers qu'ils ne peuvent suffire à la tâche, et que les dimensions éthiques et politiques des problèmes qu'ils abordent ne peuvent être négligées. Mais ils tiennent que leur démarche est

4. Timothy O'Riordan et James Cameron, « The History and Contemporary Significance of the Precautionary Principle », in T. O'Riordan et J. Cameron (éd.), *Interpreting the Precautionary Principle*, Londres, Cameron May, 1994.

séparable de ce reste ou de ce contexte, donc qu'ils peuvent procéder à leurs calculs de risques à huis clos. Je défendrai au contraire la thèse que la recherche d'une éthique appropriée à notre situation présente implique un bouleversement des fondements philosophiques du calcul économique. L'autre raison qui commande de combattre la mainmise de la pensée économique sur la question des risques, par exemple sous la forme des bilans « coûts-avantages » qu'elle affectionne, est que l'économie y est tout à la fois juge et partie. A lire les nombreux rapports consacrés au « principe de précaution », on est souvent pris d'un sentiment d'irréalité, tant le contexte dans lequel se situent ces menaces qu'on appelle risques y est complètement gommé. Comme si vraiment l'envahissement du monde par la valeur marchande, cette réduction de tous les domaines de la vie à la problématique de la production et de la consommation, n'avait rien à voir avec les dangers dont nous parlons ! Comme si vraiment la pensée économique n'était pas profondément solidaire de ce grand mouvement d'unification du monde par l'économie, de cet emballement qu'on appelle « croissance mondiale » et dont elle a par ailleurs le plus grand mal à rendre compte bien qu'il soit sa condition de possibilité !

L'économie n'est cependant pas la seule science de l'homme à se préoccuper de ces questions. La psychologie sociale des phénomènes de panique collective ; la socio-économie politique de la prudence moderne ; la démarche « sciences-techniques-sociétés » ; la philosophie du droit de la responsabilité ; la réflexion politico-administrative sur le rôle de l'État dans la gestion des risques et des crises : toutes ces disciplines et bien d'autres sont d'ores et déjà convoquées pour l'élaboration d'une charte de la démocratie technique que beaucoup appellent de leurs vœux et qui redéfinirait complètement les rôles respectifs des scientifiques, des experts, de l'État et de la société civile. Ces

travaux sont parfaitement légitimes, et parfois de grande qualité. Ils entendent placer la dimension politique en priorité par rapport à tout calcul économique. Ils procèdent de la conviction que, tant que le peuple bien informé ne sera pas associé aux grandes décisions de développement scientifique et technique, toute politique de « précaution » produira les effets inverses de ceux qu'elle est censée produire. Elle causera la panique et la montée aux extrêmes au lieu de l'apaisement qu'elle vise. Ma contribution n'apportera, j'en ai peur, rien à cette réflexion. C'est que je juge cette dernière trop hâtive. Elle met, pour tout dire, la charrue avant les bœufs. Avant d'imaginer les procédures politiques qui permettront à une démocratie scientifique et technique d'aller sur le chemin qu'elle veut prendre, ou en tout cas d'éviter les autoroutes qui mènent tout droit et très vite au désastre, il convient, me semble-t-il, de penser la nature du mal auquel nous avons ici affaire.

Au cours de ces dernières décennies a pris progressivement racine, surtout dans notre pays, l'idée que la rationalité collective ne pouvait être pensée que sur le mode procédural et que la démocratie était avant tout affaire de construction d'un espace public de communication et de délibérations. Dire que la rationalité est procédurale, c'est dire qu'une fois l'accord réalisé sur les justes et bonnes procédures, ce qu'elles produiront sera *ipso facto*, par propriété héritée en quelque sorte, juste et bon. C'est donc renoncer à chercher, indépendamment de et antérieurement à toute procédure, les critères du juste et du bien – ou plutôt, comme nous le verrons, du mal et de l'inacceptable. La rationalité procédurale a du bon, sauf lorsqu'elle se construit au prix du renoncement à toute rationalité substantielle⁵. Sur des problèmes aussi essentiels pour l'ave-

5. Le rapport au Premier ministre sur *Le Principe de précaution*, dirigé par Philippe Kourilsky et Geneviève Viney (Paris, Éd. Odile Jacob, 2000),

nir de l'humanité que les défis et les dangers de la technique, le recours à la dissuasion au moyen d'armes de destruction massive ou les problèmes dits d'environnement, trop souvent l'appel à la démocratie sert d'alibi à l'absence de réflexion normative.

On éprouve à lire certains de ces travaux comme un sentiment d'irréalité, beaucoup plus paradoxal que dans le cas de la littérature économique, laquelle n'a jamais caché son penchant pour les abstractions irréalissantes. La démarche sociopolitique, elle, entend coller au réel, sans naïveté d'aucune sorte. Or, puisqu'il s'agit ici de penser le rapport à l'incertain de la catastrophe, que nous dit-elle des origines de cette incertitude ? On ne sait pas si le réchauffement climatique issu des gaz déjà présents dans notre atmosphère provoquera à l'échelle de quelques siècles une augmentation de température de moins de deux degrés ou de plus de sept degrés, la différence d'impact entre ces deux conjectures étant du même ordre que celle qui sépare un bobo au menton d'un choc mortel sur le crâne. La marge d'erreur dans l'estimation du nombre

va jusqu'à théoriser ce renoncement dans les termes suivants : « En l'absence de certitude, la précaution consiste à privilégier la rigueur procédurale. Lorsque la "vérité" d'une situation et la "réalité" d'un risque ne peuvent être établies, c'est la rigueur des procédures et des acteurs impliqués dans leur élaboration, leur exécution et leur surveillance, qui devient la valeur dominante » (p. 21). On me permettra de m'inscrire absolument en faux contre cette assertion. Avec Hans Jonas, j'affirme que « le caractère incertain de tous les pronostics à long terme [...] doit être pris lui-même comme un fait, pour le traitement correct duquel l'éthique doit disposer d'un principe *qui ne soit plus lui-même incertain* » (Hans Jonas, *Le Principe Responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1995, p. 79). Ma solution n'est pas celle de Jonas, mais, pas plus que la sienne, elle ne se résigne aux aléas des procédures collectives. On peut regretter qu'un scientifique aussi éminent que Philippe Kourilsky et une juriste aussi avisée que Geneviève Viney se soient crus tenus de mettre les mots « vérité » et « réalité » entre guillemets, comme par concession à la pensée « post-moderne ».

Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

L'Invasion pharmaceutique
(en collaboration avec Serge Karsenty)
1974 et 2^e édition 1977, coll. « Points »

L'Enfer des choses
René Girard et la logique de l'économie
(en collaboration avec Paul Dumouchel)
1979

Ordres et Désordres
coll. « Empreintes », 1982
coll. « La couleur des idées », 1990

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Les Choix économiques dans l'entreprise
et dans l'administration
(en collaboration avec Hubert Lévy-Lambert)
Dunod, 2 tomes, 1973, 1975

Valeur sociale et Encombrement du temps
Éditions du CNRS, 1975

La Trahison de l'opulence
(en collaboration avec Jean Robert)
PUF, 1976

Introduction à la critique de l'écologie politique
Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1980

La Panique
Les Empêcheurs de penser en rond, 1991 et 2^e édition 2003

Le Sacrifice et l'Envie
Calmann-Lévy, 1992

Introduction aux sciences sociales.
Logique des phénomènes collectifs
Ellipses, 1992

Aux origines des sciences cognitives
La Découverte, 1994

Libéralisme et Justice sociale
Hachette, 1997

Éthique et Philosophie de l'action
Ellipses, 1999

Les savants croient-ils en leurs théories ?
Une lecture philosophique de l'histoire des sciences cognitives
INRA éditions, 2000

The Mechanization of the Mind
Princeton University Press, 2000

Avions-nous oublié le mal ?
Penser la politique après le 11 septembre
Bayard Presse, 2002

Penser la dissuasion nucléaire
PUF, 2003

DIRECTION D'OUVRAGES COLLECTIFS

René Girard et le Problème du mal
(en collaboration avec Michel Deguy)
Grasset, 1982

Actes du colloque de Cerisy. L'auto-organisation :
de la physique au politique
(en collaboration avec Paul Dumouchel)
Seuil, 1983, 1994

Individu et Justice sociale
Autour de John Rawls
(collectif)
Seuil, coll. « Points Politique », 1988

Paradoxes of Self-Reference in the Humanities, Law,
and the Social Sciences
(en collaboration avec Gunther Teubner)
Anima Libri, Stanford, 1990

Understanding Origin
(en collaboration avec Francisco Varela)
Kluwer, Boston Studies in the Philosophy of Science, 1992

Mécanismes mentaux, Mécanismes sociaux.
De la psychose à la panique
(en collaboration avec Henri Grivois)
La Découverte, 1995

Les Limites de la rationalité.
Vol. 1 : Rationalité, éthique et cognition
(en collaboration avec Pierre Livet)
La Découverte, 1997

Self-Deception and Paradoxes of Rationality
Stanford, CSLI Publications, 1998